

2.8.1988

GIANNI MATTIOLI

Il n'y a pas de doute que ces dernières décennies du 20ème siècle sont caractérisées encore plus que par des problèmes de l'environnement par la prise de conscience d'une limite: la terre n'est pas une surface à ressources illimitées, ni illimitée est la capacité de planification et transformation de l'homme. Il s'agit là d'affirmations presque banales, mais aussi "définitives". Avec grande conscience professionnelle, on doit dire qu'une époque va bientôt finir, une civilisation va se conclure.

L'identité qu'on s'est donné pour les tâches économiques, du droit et technico-scientifiques n'est plus capable de nous accompagner et, péniblement, on fait les premiers pas de recherche vers une autre identité, une identité différente de cella-là.

A ces générations de nos jours, il a été donné de vivre une phase de grande accélération de changements, phase qui a ouvert un débat collectif pour lequel il n'y a pas de chaires députées, parce qu'il n'y a pas, ni des maîtres, ni des parcours définis. Il est presque inutile de résumer les faits.

Ce qui se conclut, c'est le temps de la croissance quantitative: penser que l'amélioration de la vie et la joie pouvaient être liées au fait de disposer d'une plus grande quantité de biens immatériels. Cette conviction, qui seulement il y a peu de décennies semblait la solution au contraste social (on pensait que le fait de mettre à disposition de tout le monde davantage de biens aurait surmonté le problème de la distribution inégale de ces biens) n'est plus valable aujourd'hui. Il en est de même pour la perspective magique d'une utilisation de la science pour dominer la nature et en tirer des réponses à volumes élevés de biens de consommation. Des dizaines de milliers de personnes, dans différentes parties de l'Italie, n'ont pas d'eau à boire parce que les couches aquifères sont polluées par les déchargements industriels ou par les activités agricoles. Les défenses de se baigner s'étendent désormais le long de plusieurs kilomètres de plage: il y a de pauvres enfants, parmi les foules qui remplissent les côtes marines, qui ne connaissent même pas ce qu'est se baigner au bord de la mer. La désertification de la terre avance au rythme de plusieurs dizaines de milliers de Km<sup>2</sup> par année. En plus, des phénomènes comme l'effet de serre ou la réduction de la couche d'ozone annoncent de possibles et préoccupantes conséquences pour la planète entière. La progression de certaines maladies dégénératives semble affaiblir l'allongement de la vie, qui semblait une victoire sûre de la médecine sur la mortalité infantile et sur tout genre d'infections. Toutefois, ce compte rendu n'est pas significatif par soi-même: il ne s'agit pas d'une liste de problèmes à résoudre, mais une liste de problèmes qui ne peuvent être résolus que s'il y a un important changement de perspective.

Pour le moment, dans ce domaine, nous n'avons aucun instrument pour les résoudre. Pensons par exemple à l'épuisement des ressources: le scientisme d'il y a 20 ans à peu près, nous assurait que science et technologie auraient fourni les matériaux substituant les produits naturels. Aujourd'hui, on sait que les coûts énergétiques pour produire des systèmes microscopiques ordonnés (c'est-à-dire pour arrêter au moins localement la croissance de l'entropie) demandent la disponibilité totale des sources énergétiques. On connaît aussi l'échec de l'illusion nucléaire.

Il y a seulement quelques années les biotechnologies, l'ingénierie génétique nous montraient des parcours extrêmement importants, soit dans le domaine thérapeutique-pharmacologique, soit dans le domaine industriel. Aujourd'hui, on commence à comprendre que la manipulation génétique peut résulter victorieuse par rapport au but préfixé. Mais en même temps, elle peut mettre en marche des processus inconnus de contreréaction dans des systèmes biologiques complexes (fort inconnus à nos yeux), tandis que les expériences avec des bactéries, pouvant avoir de possibles formidables effets du point de vue industriel ou agricole, peuvent toutefois amorcer dans des processus dont on ne peut pas garantir le contrôle total. En fait, la connaissance de la nature se trouve, après des siècles de victoire, en face à une sorte de limite: pour poursuivre il faut peut-être faire des transformations plus destructives que constructives. La conscience de tout cela s'est rapidement diffusée un peu partout. Il y a quelques années seulement, en face aux conséquences problématiques des applications scientifiques, le comportement de celui qui refusait d'accepter totalement un possible développement pour la recherche, ou bien qui se préfixait un parcours déterminé, (dans lequel il pouvait choisir et développer certains aspects de la recherche et de l'expérimentation, ou bien les arrêter s'il prévoyait un bilan négatif) semblait complètement rationnel. Aujourd'hui, cette possibilité de choix in itinere apparaît comme une intelligence stratégique, et le refus radical d'un possible parcours n'est plus à nier immédiatement, comme étant de l'obscurantisme irrationnel. C'est à partir de ces questions fondamentales que partent les propositions d'arrêt et de réflexion sur ces activités de recherche et d'expérimentation. Mais aussi, abstraction faite de questions si radicales, le système technico-scientifique traditionnel apparaît en difficulté lorsqu'il doit fournir une instrumentation conceptuelle et par maquettes, appropriée aux grands processus concernant l'équilibre planétaire et pour lesquels il faudrait pouvoir faire une prévision d'évolution temporelle. En effet, les modèles permettant l'étude des systèmes complexes sont aujourd'hui encore extrêmement simplifiés et donc non fiables: ceci est peut-être le résultat d'un certain manque d'intérêt (qui a accompagné le dernier siècle de l'histoire de la physique) pour

les phénomènes complexes avec l'illusion qu'il pouvaient être reconduits aux comportements élémentaires. Par rapport aux problèmes d'urgence du milieu ambiant la réponse technico-scientifique, même si nécessaire, apparaît comme une espèce d'arme époincée qui ne permet aucun optimisme projectuel. Mais si cette difficulté de réponse technico-scientifiques apparaît d'une certaine façon comme la plus visible, la profondeur de l'urgence du milieu ambiant pose des problèmes qui nécessitent bien plus que quelques réparations. C'est la cas de la manipulation économique et politique.

Environnement et croissance économique, environnement et développement industriel apparaissent en contradiction difficilement franchissable mais comment l'atténuer? Non pas avec les lois du marché, simulant coûts et prix pour la décadence du milieu ambiant. Au-delà des remarques superficielles, les difficultés théoriques et pratiques associées aux tentatives de simuler une dynamique de comptabilité du dommage de l'environnement ou, par contre de son assainissement, semblent rendre inévitable de toucher au point de vue du lieu. Mais cela aussi a, comme on le sait très bien, d'énormes difficultés en absence d'intégrations politico-économiques de dimensions mondiales. Et enfin, dans le domaine des rapports juridico-institutionnels, toujours plus fréquents apparaissent les situations de conflit entre populations autoctones et Etat, à propos des décisions concernant un certain territoire. Comment définir la souveraineté lorsque ceux qui courent le risque d'un établissement nucléaire, par exemple, ne sont pas les mêmes que ceux qui en tirent les bénéfices?

Dans ces cas de conflit, quand l'information technico-scientifique joue un rôle déterminant à cause de sa neutralité, qui est-ce qui gère et assure cette information? Il ne devrait pas échapper, à celui qui s'intéresse à un rôle plus actif de la communauté locale (par exemple au moyen du referendum), l'incompatibilité de ceci avec le caractère structural de certains systèmes de production, soit industriels soit agricoles, dont les logiques sont parfois surnationales. Il pourrait sembler paradoxal que ce soient les questions concernant la santé publique et l'environnement à reposer, avec force et hors d'idéologie, d'anciens sujets et aussi, par conséquent, à tout mettre en discussion dès la base, moyens et objets de production. Et cela, dans un monde intégré dans l'information et la circulation des marchandises, mais non politiquement, ni solidairement.

Et encore, par rapport à des situations de dégâts sanitaires (par exemple radiations ionisantes ou processus à dégât chimique), dans lesquelles le danger est constitué par les phénomènes de mutagenèse provoquant le cancer, il faut savoir qu'il n'y a aucun niveau de concentration de la substance polluante au-dessous dequel il n'y a pas de danger. De toute façon, même les doses les plus petites, à cause des processus molécu-

laires à caractère probabilistique et avec ..(?)... lunghe latenze (?), peuvent amorcer des processus oncogènes. Alors, comment régler toutes ces activités? En établissant, comme pour le cas des radiations ionisantes, des "doses-limite" dont les dégâts sanitaires attendus seront compatibles avec les bénéfiques associés à de telles activités radioactives? La définition provient de la Commission Internationale pour la Protection contre les Radiations. Ou bien encore, en éliminant tout court ces activités, et donc par conséquent une grande partie des activités industrielles (si non la totalité de l'industrie chimique?).

J'ai cherché à vous exposer une situation problématique extrêmement simplifiée, certainement bien connue, mais à laquelle, jusqu'à maintenant, ne correspond aucune prise de conscience des conséquences impliquées. En effet, il me semble que ni dans les sièges politiques, ni dans les prestigieux magistères de culture il y a une perception exacte de cette civilisation qui se conclut et des énormes problèmes que le nouveau va créer, surtout si l'on pense en terme réellement planétaires. Alors le conflit économique ou juridique auquel j'ai touché auparavant deviendra toujours plus important et tragique, si l'on pense, par exemple, aux dettes des pays du 3ème et 4ème monde, par rapport au système bancaire international et à la destruction des ressources écologiques auxquelles ils recourent pour payer au moins les intérêts. En conclusion, il me semble que ce qui va bientôt disparaître, c'est une figure d'homme, de l'homme qui produit, mesure la production et la vend comme étant son propre travail, suivant l'intelligent système des "échanges de valeurs". Si l'échange lui est favorable, il se permet peut-être aussi d'utiliser un peu plus de temps et quelque peu d'énergie en plus pour produire des biens non plus destinés uniquement à l'échange mais étant aussi des biens de consommations. Je pense qu'à ce type d'homme, il ne lui restera plus beaucoup de temps à vivre, parce que la civilisation de la ... diossina e del benzopirene(?) s'avance plus rapidement que jamais. Et on aura alors des situations-limites, à califourchon sur le vieux et le nouveau. Regardez par exemple la formidable progression des nouvelles technologies: l'électronique, l'informatique, la structure de la matière et l'ingénierie du système. Dans l'optique de l'exploit des pays industriellement plus avancés, elles sont généralement utilisées pour augmenter la productivité dans le travail. Cela, avec deux résultats possibles, selon la qualité des rapports sociaux:

1. l'augmentation de la productivité du travail peut en fait signifier soit l'expulsion des femmes, soit la difficulté des jeunes à s'insérer dans la production.
2. ou bien elle peut signifier la création de nouveaux biens de consommation, qui répondent à des besoins fictifs; conséquence de cela, c'est le gaspillage des ressources et

la pollution.

Voilà comment se présente le vieux tableau. Le nouveau par contre signifie la réduction de la durée du travail et donc, plus de temps libre.

Mais du temps libre pour en faire quoi? Voilà qui une question automatiquement me semble fondamentale! Le nouveau monde qui pourrait naître (mais non dans un idylle illuministique de solidarités fraternelles) sera un monde dans lequel le peu de travail nécessaire devra être reparté dans la société tout en bien organisant le temps libéré. Donc, on aura du temps libre mais pour en faire quoi? Et aussi, "libre", c'est un terme qui ne peut que nous effrayer dans des sociétés modelées sur la valeur économique des capacités humaines.

Je me permets de vous proposer une image: celle du premier jour de liberté, auquel on ne sera plus habitué, hors de la contrainte de la durée du travail, comme s'il s'agissait de vacances organisées sur les autoroutes ou sur les ferry-boats réservés six mois à l'avance.

Naturellement ce jour n'aura jamais lieu, mais il pourra y avoir un processus dans lequel il y aura des opportunités rendant possible les espaces créatifs. Il y a un lien indissoluble entre créativité et liberté: chez qui on peut apprendre la liberté si non de ceux qui vivent de créativité? Voilà en quelque sorte le clou de mon exposé.

Il y aura peut-être un jour futur dans lequel on sera obligé de réfléchir à la production et les procès économiques subiront alors des contraintes toujours plus rigoureuses que l'espèce finira par imposer, sous peine de mort. Ce futur est très proche de nous, et désormais il est peut-être déjà commencé, au moins dans les pays au nord du monde. Culture post-industrielle ne veut pas dire, pour les artistes, qu'ils doivent se contenter de se moquer des cheminées et de se procurer des espaces privilégiés de détente, parmi les espaces de la société. Cela, tandis que cette société, libérée à soi-même, se redessine selon le modèle qui voit les élites intelligentes se détachant toujours plus des fonctions de travail disqualifiées. Solidarités collectives, soit sur le plan des valeurs éthiques (créativité, éducation à l'expression de soi-même et à l'écoute des autres), soit sur le plan esthétique peuvent être le modèle de société auquel il faut travailler. Les artistes devraient être attentifs aux signes du temps. Ce serait une erreur de leur côté s'ils se sentaient engagés pour singer technocrates et experts comptables, juste lorsque la civilisation des technocrates et des comptables est sur le déclin, sous des images de pollution... bien entendu. Ils devraient plutôt se sentir comme des sages-femmes d'un homme nouveau qui pourrait naître, encore faible de santé à cause de tout ce qu'il a respiré, mais avec quelques vagissements de liberté à exaucer. Ce n'est pas ma tâche de vous présenter cette requête.